

[Esprits nomades \(extraits de l'article\)](#)

« Comme un homme que console sa mère ainsi je vous consolerais »

Cet extrait du texte du cinquième mouvement pourrait définir l'esprit tout entier voulu par Brahms dans son Requiem Allemand. "On n'écrit véritablement qu'entre cicatrices et sanglots" dit Jean-Michel Maulpoix et ainsi a dû composer le plus souvent Johannes Brahms, La mort est d'ailleurs une compagne familière pour Brahms et elle serpente en toute liberté dans son œuvre faisant quasiment partie du paysage, immuable et proche.

“ La mort, c'est la fraîche nuit. La vie, c'est le jour accablant » (Heine), et ceci depuis les premiers lieder jusqu'aux chants ultimes des quatre chants sérieux écrits dans l'urgence noire des textes de l'Ecclésiaste près de vingt ans plus tard mais avec la même conviction solitaire *« J'ai estimé les morts qui sont morts plus heureux que les vivants qui sont encore en vie »*.

Entre le deuil de Schumann et celui imminent de sa mère. Brahms dresse son ode de consolation à la mort. Cet hiver 1886/1887 est celui du travail en solitaire à Vienne, ville enfin acceptée, malgré la profonde nostalgie de Hambourg. C'est aussi la fin de la composition du Requiem, l'œuvre par laquelle Brahms entre dans l'histoire. À partir de là, toute la vie musicale allemande se déclinera contre ou avec lui. Venir à la gloire par une œuvre d'affliction montre combien était grand le besoin profond de consolation et combien était attendu ce type de musique dans tout ce qui n'est pas encore l'Allemagne.

...

Œuvre totalement subjective donc, mais inscrite dans la tradition luthérienne, ce Requiem forgé dans les douleurs intimes nous parle aussi de nos interrogations.

Parlant du Requiem, André Tubeuf a cette formule “la voix de la Mort, et la voix de la mère ” pour démontrer comment Brahms échappe au rite pour rejoindre la simple et quotidienne douleur humaine, avec le souffle chaud et banal de la mort, compagne aux aguets et le besoin de consolation qui permet de vivre en attente de cette rencontre et de cette réunion. Approcher le Requiem de Brahms nécessite d’oublier tous les modèles catholiques et romains, pour écouter cet homme du Nord et des landes battues du cri des morts.

Brahms n’a rien à voir avec cette Mort Baroque et superbe contre laquelle lutte l’homme dans sa terreur sacrée du jugement. La mort ne vient pas, elle est déjà là, tapie en nous, c’est elle qui « ose soudain rire en nous quand nous nous croyons au milieu de la vie » (Rilke).

Dans cette conception, il n’y a pas de combat, de fuite dans l’amour – et Brahms n’était pas porté vers l’amour mais vers la charité -, aussi la mort devient quasiment douce et fraternelle et l’angoisse ne peut se résoudre que dans une sorte de consolation maternelle comme une voix de soprano séchant toutes les larmes et apaisant l’enfant affolé que nous ne cessons d’être.

Musique planante avant la lettre?

Bien plus en vérité, car dépassant l’immersion mystique étale et rassurante, l’œuvre de Brahms se veut une consolation amère et douce à la fois. Amère de la constatation de la vanité du monde, des poussières du monde, et douce de cette lumière d’après la douleur.

Gil Pressnitzer